



Florence de Baudus

Le Sang du Prince

Vie et mort du duc d'Enghien

éditions du
ROCHER

LE SANG DU PRINCE

Vie et mort du duc d'Enghien

DU MÊME AUTEUR

Julie, divertissement (ouvrage collectif), L'Âge d'Homme, 1996.

Volkoff lapidaire, 314 aphorismes, L'Âge d'Homme, 2000.

Le Lien du sang, Éditions du Rocher, 2000.

FLORENCE DE BAUDUS

LE SANG DU PRINCE

Vie et mort du duc d'Enghien

éditions du
ROCHER

Tous droits de traduction,
d'adaptation et de reproduction
réservés pour tous pays.

© Éditions du Rocher, 2002

Pour la présente édition :

© 2015, Groupe Artège

Éditions du Rocher

28, rue Comte Félix Gastaldi - BP 521 - 98015 Monaco

www.editionsdurocher.fr

ISBN : 978-2-268-07764-2

ISBN pdf : 978-2-268-08196-0

Contemplant avec vénération les siècles écoulés, rendus sacrés par la mémoire et les vestiges de nos pères ; toutefois n'essayons pas de rétrograder vers eux, car ils n'ont plus rien de notre nature réelle, et si nous prétendions les saisir, ils s'évanouiraient.

CHATEAUBRIAND,
Mémoires d'outre-tombe.

PROLOGUE À PRAGUE

Le tramway 22, bon gros véhicule confortable, m'a déposée rue Loretanska qui monte au Hradschin, château des rois de Bohême.

Je suis seule à Prague et Prague est à moi pour tout ce dimanche de novembre : je m'enchant de passer cette journée à découvrir sa beauté baroque.

Sur la place Hradcanske namesti, il faut d'abord passer devant le musée de la Torture : dans la cour carrée, au milieu des canons la gueule en l'air, un mannequin grandeur nature représente un bourreau revêtu de la tête aux pieds d'une cagoule noire. Les mains cachées dans ses manches, debout derrière une guillotine, il semble attendre sa ration de condamnés.

Au bout de la place qui se termine en terrasse à l'entrée du château, la perspective est plus réconfortante et je contemple avec bonheur la ville qui déploie sous mes yeux les toits de ses maisons ocre, roses et bleues.

À la cathédrale Saint-Guy, j'ai assisté à la messe, comme Chateaubriand, venu rendre visite au roi Charles X en exil. J'ai flâné sur le pont Charles, entre les statues de pierre et les vendeurs de grenats. À Staré Mesto, au cœur de la vieille ville, je me suis fondue dans la foule des badauds pour assister au défilé des automates de l'hôtel de ville. En fin d'après-midi, la pluie et le froid m'ont poussée vers l'église Saint-Nicolas : là où Mozart en personne avait joué de l'orgue, commençait un concert. bercée par l'*Ave verum*, je me suis mise à rêver au duc d'Enghien, prince de la famille royale de France

qui, par l'intermédiaire de sa bien-aimée Charlotte, m'amenait en Bohême et m'inspirait une nouvelle aventure littéraire.

Au cimetière parisien de Picpus, séparées par une grille bleue des deux fosses où reposent les mille trois cent six victimes guillotonnées pendant les six dernières semaines de la Terreur révolutionnaire, se côtoient les tombes de leurs descendants. Pendant que j'écrivais leur histoire ¹, j'avais remarqué l'inscription gravée sur une tombe modeste :

Ici repose Charlotte-Louise-Dorothée, princesse de Rohan-Rochefort, décédée à Paris le 1^{er} mai 1841, à l'âge de soixante-treize ans et demi.

Modèle de bonté et d'amabilité, elle réunissait toutes les qualités du cœur et de l'esprit. Sa vie péniblement traversée par les chagrins fut exemplaire et chrétienne.

En novembre 1803, elle avait épousé secrètement Louis-Antoine-Henri de Bourbon-Condé, duc d'Enghien.

Elle fut fidèle au souvenir.

Après de brèves recherches, j'avais correspondu avec la comtesse Kottulinsky, née princesse Marguerite de Rohan-Rochefort, descendante du prince Benjamin, neveu de la princesse Charlotte, qui avait fait souche en Autriche.

Dans une de ses lettres ², Mme Kottulinsky m'avait raconté une anecdote aussi romanesque qu'étrange : le cœur du duc d'Enghien, enveloppé dans une boîte en velours, aurait été adressé discrètement à la princesse Charlotte. Enfermé dans une urne, il aurait été conservé près de deux siècles dans la chapelle de Loukov, nécropole des Rohan, à quelques kilomètres de leur château de Sychrov, au cœur de la Bohême.

En 1986, les tombes des princes de Rohan furent profanées et l'urne contenant le cœur du duc d'Enghien brisée. La comtesse

1. Florence de Baudus, *Le Lien du sang*.

2. Lettre citée *in extenso* dans *Le Lien du sang*.

Kottulinsky recueillit la précieuse boîte de velours et la rapporta en France en juillet de cette année-là, dans la plus grande discrétion à cause des autorités communistes tchèques. Au cimetière de Picpus, en présence de quelques membres de sa famille, dont Mme la comtesse de Paris, Mme Kottulinsky déposa cette boîte, protégée dans une urne de marbre neuve, dans le caveau de Charlotte, à côté de son cercueil.

La publication de cette lettre dans mon livre me valut un courrier abondant : vérité incontestable pour Mme Kottulinsky, cette histoire n'était pour d'autres, se disant fort bien renseignés, qu'une légende digne de ces régions lointaines où foisonnent les vampires, légende que je n'aurais jamais dû propager.

Sans donner une importance excessive à cette guérilla, j'étais intriguée. Quand *Le Lien du sang* fut achevé, je décidai d'accepter l'invitation de Mme Kottulinsky qui me proposait de me rendre à Prague et, de là, à Sychrov avec elle.

J'avais une autre raison de me passionner pour le duc d'Enghien.

Je m'étais intéressée à l'histoire de Picpus parce que mon ancêtre Hugues de Baudus est une des mille trois cent six victimes enterrées dans les fosses.

Son fils aîné, mon ancêtre Amable, ne perdit pas la vie aussi tragiquement que son père, mais sa carrière politique et même son destin familial furent bouleversés par l'exécution du duc d'Enghien.

En mars 1804, Amable, rentré d'émigration grâce à son ami, Louis de Fontanes, travaillait comme historiographe au ministère des Relations extérieures que dirigeait Talleyrand.

Au moment de l'exécution du prince, Talleyrand appela Baudus dans son cabinet. Comme chef de la diplomatie française, il devait avertir ses ambassadeurs en poste à l'étranger qui auraient à « justifier » l'attitude de leur gouvernement. Le ministre pensait qu'Amable, juriste de profession, s'acquitterait fort bien de cette tâche. Entendant ce qu'on attendait de lui, mon aïeul se leva et assura le ministre que jamais il n'écrit une pareille note. Talleyrand le fit rasseoir et changea de conversation, sans se montrer le moins du monde irrité de son refus. Il ne lui en reparla plus jamais mais Napoléon ne

pardonna pas à Baudus son acte d'indépendance. Tant qu'il resta au pouvoir, il poursuivit Amable et son fils, Élie, de sa rancune.

Amable, lassé des humiliations, finit par accepter, sur la proposition de Murat qu'il connaissait depuis leurs années de collège à Cahors, de quitter de nouveau la France pour s'installer à Naples comme gouverneur de ses enfants. Mon aïeul y passa six ans, laissant à sa femme la charge d'élever seule les leurs.

Sychrov est une toute petite ville, à deux heures de voiture au nord de Prague. Personne n'y parle français ni même anglais. *Dobry den* ai-je vite appris à dire en guise de bonjour, et cela suffit, car la comtesse Kottulinsky est une parfaite interprète.

Grande et mince, cheveux blonds et regard clair, Mme Kottulinsky porte avec élégance pantalon, col roulé et loden vert. Son air d'autorité me fascine autant que sa passion pour la propriété de ses ancêtres. Quand, après la guerre, la Tchécoslovaquie passa sous régime communiste, le château de Sychrov devint musée d'État, mais les habitants de la ville, en tout cas ceux que j'ai rencontrés, ne semblent pas s'en soucier : nous passons chez plusieurs anciens employés du château à qui Mme Kottulinsky fait une courte visite amicale et offre des vêtements chauds dont son coffre de voiture est rempli. Une des familles a cuisiné des gâteaux pour nous. Mme Kottulinsky demande des nouvelles de tous. Le temps et les gouvernements peuvent faire et défaire les États, ils ne semblent pas porter atteinte aux relations nouées par la fidélité mutuelle.

Le château baroque acquis en 1740 par Charles-Alain, prince de Rohan, aux Wallenstein, s'est métamorphosé au cours du XIX^e siècle en un gigantesque monument néogothique au toit d'ardoises et aux murs jaune et orangé, recouverts d'armoiries polychromées, celles des familles alliées aux Rohan, qui écrase de sa majesté le modeste village de Radimovice. Dans le parc immense, j'ai admiré l'élevage de faucons et les serres, et j'ai emprunté les allées que foula l'impératrice Sissi, comme tant de souverains d'Europe.

Le docteur Milos Kadlec, figure ronde et front dégarni, la quarantaine respectueusement aimable, est le directeur de Sychrov. Il ne parle, lui aussi, que le tchèque, mais me dit, par l'intermédiaire de

Mme Kottulinsky, à quel point il est heureux de me voir ici : aucun écrivain français s'intéressant à l'Histoire n'y est jamais venu.

M. Kadlec nous accompagne à l'intérieur du château. C'est lui qui en possède les clefs mais sa déférence continue de manifester que c'est Mme Kottulinsky l'âme des lieux. Quoi qu'elle m'ait dit, le domaine me semble admirablement conservé et je n'en reviens pas de découvrir ce morceau vivant de France là où personne n'aurait l'idée d'aller le chercher. Voici le couloir où, petite fille, elle faisait des courses de bicyclette avec ses sœurs, voilà leur ancienne chambre d'enfants où dormit le roi Charles X, « et le bureau de papa », dit-elle en me faisant entrer dans une bibliothèque où un grand nombre de volumes sont français.

À côté des portraits des Rohan célèbres, tous les rois et reines de France sont représentés en majesté, copies des tableaux que nous connaissons à Versailles ou au Louvre. Une niche à mi-course de l'escalier d'honneur contient un buste en marbre du duc d'Enghien. Dans la galerie des portraits de famille, le sien a sa place à côté de celui de la princesse Charlotte. Il est évident qu'ici, le duc d'Enghien est de la famille, par mariage.

Dans la chapelle du château, la tribune communique avec une chambre : « Celle de maman, m'explique Mme Kottulinsky. Comme elle était tout le temps enceinte, c'est ici qu'elle aimait prier. » La statue de Godefroy de Bouillon, ancêtre des Rohan, se tient à droite de l'autel. De l'autre côté, sur un autel latéral, deux chandeliers en bois sculptés encadrent une urne de porphyre manifestement restaurée, sur un socle de marbre rose où je lis l'inscription : « duc d'Enghien ».

« C'est dans cette urne qu'était le cœur du prince, m'explique Mme Kottulinsky. Voyez, je l'ai fait recoller : elle avait été brisée par les voyous qui ont profané les tombes à Loukov. La boîte en velours qui contenait le cœur avait été jetée à terre. C'est pour cela que j'ai voulu la mettre en sécurité à Picpus. »

Plus tard, nous prenons biscuits et café que nous offre le conservateur.

« Notre famille a gardé quelques affaires ayant appartenu au duc d'Enghien », me dit Mme Kottulinsky. Elle dit quelques mots au

conservateur qui sort et revient avec un chapeau rond en velours rouge, cerclé d'un galon argent, et un porte-document très usé.

« Il y avait aussi une redingote verte, ajoute-t-elle, mais nous ne savons pas où elle est. »

Comment cette boîte en velours et ces objets sont-ils arrivés ici ? Confiés au neveu de Charlotte à la mort de celle-ci ? Je n'ose insister car je vois bien que certaines questions pourraient choquer mes hôtes qui n'ont aucun doute sur l'authenticité de cet héritage familial.

J'ouvre le porte-document et trouve un papier où est écrit ce texte mystérieux d'une écriture ancienne : « Portefeuille de Monseigneur le Duc d'Enghien fusillé à Vincennes. Voir le paquet de lettres ci-contenu, où se trouvent : lettres du Duc d'Enghien, de la Princesse Charlotte de Rohan, du Prince-Cardinal Louis-René-Édouard de Rohan. »

Les lettres ont disparu du portefeuille.

Nous voilà à Loukov. Le mausolée tombe en ruine et les arbres malingres agonisent. Le tout respire une atmosphère lugubre, comme si ce coin de forêt n'était plus que décomposition en marche.

Mais la comtesse Kottulinsky ne semble pas s'en apercevoir. Elle me fait descendre dans la crypte. Le tremblement qui me prend n'est pas dû qu'à la température de novembre.

Les cercueils sont rangés dans des cavités à leur taille, creusées dans le mur : douze de chaque côté sur deux niveaux, tous pareils, sarcophages en fer forgé avec les noms gravés en lettres d'or. Un seul est au milieu de la pièce sur deux tréteaux. « C'est celui de mon grand-père, dit Mme Kottulinsky en caressant le cercueil d'un geste distrait mais qui me paraît très tendre. Les voyous sont entrés par là – elle me montre une trouée dans le mur, qui laisse entrevoir un sentier –, ils ont ouvert tous les cercueils et cassé l'urne du duc d'Enghien. Je suis arrivée avec le jardinier, j'ai vu tous ces pauvres corps, et je sais maintenant comment ils étaient habillés. Je les connais vraiment. Il n'y a que ma petite sœur que j'ai refusé de regarder. »

En prononçant ces mots, elle me semble plus proche de ses morts que de la vie même. Je ne sais plus où je suis. En dehors du temps certainement.

Et que m'importe si ce n'est pas le cœur du prince qui est dans la boîte en velours. Ici, le souvenir du duc d'Enghien continue d'exister. Je ne me sens aucun droit, aucune envie surtout, de le contester.

*

* *

Je rentrai à Paris, désireuse de chercher ce qui pourrait authentifier le récit de Mme Kottulinsky.

Le duc d'Enghien fut exécuté dans la nuit du 20 au 21 mars 1804 et son corps jeté à même la terre, sans cercueil, dans une fosse creusée à la hâte quelques heures à peine avant le drame – ah ! toutes ces ressemblances avec les victimes enterrées à Picpus.

Dans les jours qui suivirent, des sentinelles se relayèrent, rendant impossible toute tentative d'enlèvement du corps.

Revenu sur le trône, Louis XVIII, le 15 mars 1816, ordonna par l'intermédiaire de son garde des Sceaux que fût effectuée à Vincennes l'exhumation du corps et sa translation dans une chapelle de dépôt où fut célébrée, le 21 mars 1816, une première messe solennelle. Il fallut attendre huit ans que la restauration de la Sainte-Chapelle de Vincennes fût terminée pour transférer le cercueil du prince dans le monument funéraire où il est aujourd'hui. Dans le dossier du duc d'Enghien conservé aux archives du SHAT¹ à Vincennes, une lettre manuscrite, datée du 20 mars 1824, fait mention d'une cérémonie funèbre le 27 mars, en présence du duc de Bourbon, père du duc d'Enghien.

Le lundi 18 mars 1816 avait commencé l'enquête suivie de l'exhumation du corps qui se déroula solennellement le 20 mars 1816.

En présence du ministre de la police, et des chevaliers de Contye et Jacques, deux fidèles de la maison de Condé, les chirurgiens du prince de Condé recueillirent les restes du duc d'Enghien pour les déposer, « avec les terres environnantes », dans un cercueil de plomb soudé en leur présence.

1. Service historique de l'armée de terre.

Avec les restes humains, furent recueillis un anneau d'oreille en or très bien conservé, une chaîne et un médaillon, un cachet d'argent aux armes des Condé, de petites clefs attachées à un cordon de montre – la montre n'a pas été retrouvée –, quelques ducats, les restes d'une petite bourse en cuir, des dents, un couteau.

Dans quel état pouvait être le cœur du prince après douze ans enfoui à même la terre alors qu'il est précisé que « tous les ossements étaient privés de parties molles » ?

Que m'importe une fois de plus ? Le cœur de Louis-Antoine-Henri de Bourbon-Condé a battu dans un corps bien vivant. Le duc d'Enghien n'est pas qu'un prince assassiné. Trente et un ans d'une vie de prince, cela ne peut pas se résumer à une fusillade nocturne dans un fossé.

Un petit prince charmant

Après m'avoir installée à une des six places de la bibliothèque du musée Condé, au château de Chantilly, une jeune femme m'a apporté les documents que j'avais demandés : deux gros volumes enfermés dans des peaux de chamois. Elle les pose soigneusement sur un « futon » en velours marron et me tend une paire de gants blancs. Cette petite cérémonie m'enchanté : j'aime que ces manuscrits, reliés ventre de biche et amarante, aux couleurs de l'habit de chasse des Condé, soient entourés du plus grand respect et je m'y sou mets avec bonheur ; il m'arrivera, au cours de la journée, d'oublier d'enlever ces gants pour taper sur mon ordinateur, jamais je n'oublierai de les mettre pour tourner les pages.

J'ai pris l'agréable habitude de passer une journée par semaine à Chantilly : cinquante-cinq kilomètres exactement entre mon appartement parisien et la grille du parc. Je me suis familiarisée avec le trajet : la moitié du chemin sur l'autoroute du Nord puis la direction de Senlis jusqu'à Chantilly. Je retrouve avec plaisir, sur les panneaux indicateurs, les noms des villages qui étaient les buts de promenade des seigneurs de Condé et leurs propriétés : Luzarches, Écouen, Vineuil, Coye...

Il me faut en principe trois quarts d'heure pour faire la route. Sauf les jours de grèves ou manifestations diverses, car alors mon temps de parcours peut se multiplier. À l'abri dans ma voiture, et pour garder mon calme, j'écoute de la musique et je pense aux princes de Condé qui, pour ne pas se priver d'une chasse ou d'une